

Zadig ou l'imaginaire à l'épreuve numérique

Abdellah Jarhine

Laboratoire de Littérature Générale et Comparées, Imaginaire, Textes et Cultures
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, Oujda-Maroc
ajarhine@hotmail.fr

Résumé

« Zadig » de Voltaire a connu dès sa parution un accueil mitigé. Les adversaires de Voltaire n'avaient tardé à dénoncer vivement le larcin du philosophe qui avait repris l'histoire de l'Hermite à Parnell. Depuis deux siècles les critiques n'ont cessé de polémiquer sur la question pour défendre ou incriminer Voltaire. L'objet de cet article est de voir comment la numérisation des anciens livres permet d'aborder la question autrement et de rendre justice au seigneur de Ferney. La présence de la même historiette dans plusieurs œuvres appartenant à des époques fort diverses rendaient le travail de repérage délicat. Il fallait un point de repère et ce rôle ne pouvait revenir qu'à « Zadig » la version la plus célèbre de la même histoire. Si les adversaires de Voltaire voyaient en lui un plagiaire qui avait pillé Parnell sans le dire clairement, avec du recul, il devient le point de départ d'une investigation qui grâce à « Zadig » et à la numérisation d'autres variantes jusqu'alors oubliées dans les rayonnages des bibliothèques publiques.

MOTS-CLÉS : Zadig, numérisation, Ermite, variantes, Parnell, fabliau, Amadis de Gaule, conte, philosophie, religion.

Abstract

Since its publication, "Zadig" of Voltaire has had a mixed kind reception. The adversaries of Voltaire had strongly denounced the larceny of the philosopher who had taken the history of the "Hermite à Parnell". For two centuries, the critics have continually been introspected into whether to defend or incriminate Voltaire. The object of this article is to investigate how the digitization of the old books makes it possible to approach this question from a different angle of view and to do justice to the Lord of "Ferney", in spite of the presence of the same story in several works belonging to various periods of time which seemingly have made this identification quite difficult.

MOTS-CLÉS : Zadig, digitization, hermit, variants, Parnell, fabliau, Amadis de Gaule, tale, philosophy, religion.

Tant que les œuvres n'avaient pour support que le livre, leur succès dépendait d'abord du nombre de leurs rééditions et l'arrêt du processus entraînait fatalement leur disparition. Or l'amnésie ne frappait pas uniquement les ouvrages de second ordre : nombreux sont ceux qui après avoir marqué de leur sceau le cours de la littérature avaient fini par sombrer dans l'anonymat. Pour Guion (2010), la version française de « l'Espion du Grand Seigneur » (Marana, 1686) « rencontre un engouement dont témoignent et la contrefaçon qui paraît à Amsterdam en 1688, signe irrécusable de succès, et la réédition parisienne de Ducastin 1689 » (Guion, 2010, p. 197). Pourtant, ni son implication dans la formation de la libre-pensée, ni ses nombreuses rééditions ni mêmes les contrefaçons¹² qui représentaient alors un critère non négligeable de succès n'avaient plaidé en sa faveur. Alors que les spécialistes lui reconnaissent unanimement l'invention du roman épistolaire pseudo-oriental, l'accusent d'être à l'origine de cette vague d'espions qui se sont déferlés sur l'Europe littéraire au 18^e Siècle, il s'était longtemps contenté du rôle de second qu'on ne consulte que pour expliquer tel ou tel passage des « Lettres persanes ». Pourtant, pour recommander le roman de Montesquieu au public, les éditeurs d'Amsterdam n'avaient rien trouvé de mieux que d'accoler au titre la mention « dans le goût de l'Espion turc¹³ ».

Les bibliothèques virtuelles viennent réparer ce tort : non seulement la version numérisée de l'ouvrage est disponible, mais également les différentes éditions témoignant des évolutions du texte et de la radicalisation des thèses philosophiques¹⁴ : la reproduction numérique génère donc un retour d'intérêt indéniable et autorise de nouveau ces ouvrages à intervenir dans l'interprétation des œuvres-mêmes auxquelles ils s'étaient vivement opposés. On ne peut plus prétendre donner une approche globale du mouvement philosophique sans prêter une oreille bienveillante à ceux qui y étaient hostiles. Tant que l'imprimé assurait seul la transmission des idées, les philosophes qui comptaient sur le temps et la lassitude des lecteurs pour précipiter leurs adversaires dans l'oubli, avaient eu gain de cause. Mais la technologie met en échec cette stratégie et révèle des relations surprenantes : comment un illuminé de la trempe du Comte de Permission (1566/1606), dont l'histoire ne retient que la folie pour caractère, peut-il participer à l'interprétation d'un conte philosophique d'où la folie est sévèrement bannie? Le fait d'avoir recouru, bien avant la publication de *Zadig*, à « la légende de l'Ange de

¹²Dans le compte rendu consacré au roman de « Marana », Bayle (1684, p. 33) dévoile l'implication de l'éditeur parisien dans la contrefaçon : « cet ouvrage a été contrefait à Amsterdam du consentement du libraire de Paris, qui l'a le premier imprimé ».

¹³ Cette édition est signalée par Carcassonne (1929).

¹⁴ <http://gallica.bnf.fr/>

l'Ermite» le met au rang de ceux qu'on soupçonne Voltaire d'avoir consultés. Une relation dont les philosophes se seraient bien passés les lie désormais à leurs ennemis. Si Voltaire ne ménageait aucun effort pour précipiter ses détracteurs dans l'oubli, il devient, avec la numérisation, la raison principale de leur réinsertion. Y aurait-on prêté le moindre intérêt sans la recherche effrénée des modèles de ce conte qui, contrairement à ceux qu'on lui prête pour sources, continue à jouir de la réputation la plus notoire, de l'intérêt le plus vif ? Si les lecteurs continuent à apprécier avec la même intensité le chapitre dénoncé par Fréron, c'est que Voltaire apporte un plus à la version consultée. La controverse tourne donc vite à l'avantage du conte. La réhabilitation de ces ouvrages qui traitent de la même problématique, ravalent Thomas Parnell qu'on présentait comme le modèle copié au rang de simple imitateur. Détracteurs et défenseurs du conte s'entendent donc pour faire de *Zadig ou la destinée* la raison principale de l'exhumation de ces chefs-d'œuvre oubliés.

Le contact entre les deux rives se fait à contre-sens : la célébrité de *Zadig* en fait l'élément incontournable dans cette investigation. Une lecture du premier livre d'*Amadis de Gaule*, avec le chapitre des *Combats* en tête, accordera sans doute au duel entre Amadis et Arcalaus un intérêt particulier. On ne peut pourtant pas dire que cette trouvaille découle d'une recherche méthodique. L'histoire d'Arcalaus, qui s'accapare de l'armure du chevalier par la puissance de la magie et non du bras, rappelle les déboires de Zadig qui, par un stratagème similaire, est injustement dépouillé de la sienne. La connaissance préalable du conte permet à cette aventure d'émerger du reste du roman comme le passage de l'Ermite avait permis à *l'Ermite qui s'accompagna à l'ange* de se détacher du reste des *Fabliaux*. Cette correspondance entre le feuillet d'*Amadis* et le chapitre de *Zadig* prouve que le conteur cherchait le matériau nécessaire à la conduite du conte dans des sources variées. Evidemment, des reformulations ont été nécessaires avant que cette anecdote trouvât sa place définitive dans le roman. Une autre fois, la fantaisie n'a pas de place dans un conte philosophique : le sommeil dont profite Itobar ne doit rien à la magie¹⁵ ; c'est le résultat des efforts déployés lors des combats pour mériter la main de la reine et le sceptre de Babylone. Si dans le roman de la chevalerie la justice divine finit par déjouer les plans d'Arcalaus, Voltaire préfère accentuer le désespoir de son personnage et provoquer chez lui des murmures

¹⁵ Zadig dort, quoique amoureux, tant il était fatigué. Itobar qui était couché auprès de lui, ne dort point. Il se leva pendant la nuit, entra dans sa loge, prit les armes blanches de Zadig avec sa devise, et mit son armure verte à sa place. Le point du jour étant venu, il alla fièrement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas, mais il fut proclamé pendant que Zadig dormait encore. Les combats

contre la destinée. Mais n'empêche : le motif reste le même. L'armure et la devise permettent seules d'identifier les chevaliers en lice et font connaître leurs propriétaires. Voltaire insère cette anecdote dans son conte pour assurer une transition logique à l'histoire de l'Ermite. C'est parce qu'il ose mettre cette injustice sur le compte de la Providence que cette dernière place le vieil homme sur sa route. Sa mission est de lui prouver que la raison la plus sagace est incapable de percer les mystères de l'Eternel pour en expliquer les décrets. Remarquons au passage que cet épisode emprunté au roman de la chevalerie aligne la version de Voltaire sur les anciennes versions médiévales dans la mesure où le péché commence avec l'intention. Mais le conte philosophique s'écarte vite des autres versions dans la mesure où si la mission des anges détachés du Ciel est couronnée de succès, dans le conte philosophique, la suprématie de la foi sur la raison est sérieusement menacée. Fréron reconnaît également l'importance qui revient au hasard dans la découverte de ce qu'il appelle *les plagiats de Voltaire*. Comme pour le passage d'Arcalaus, *The Hermit* de Parnell n'aurait jamais suscité la curiosité sans une connaissance préalable du conte de Voltaire. Il avait besoin de *Zadig* pour donner à son raisonnement une dimension analogique¹⁶ :

Vous connoissez, Monsieur, le petit roman de *Zadig*. Le chapitre de L'Hermitte surtout est un de ceux qui vous a le plus frappé par le mérite de l'invention. Eh bien, ce chapitre charmant qui, dans votre esprit faisoit tant d'honneur à Monsieur de Voltaire est tiré presque mot pour mot d'un original que ce grand copiste s'est bien gardé de faire connoître. En parcourant ces jours derniers les bons livres anglois que Prault le jeune Libraire Quai Conti a fait venir de Londres, je trouvai un petit volume intitulé *The Works in verse and Prose of Dr Thomas Parnell, Late Arch-Daecon of Clogher*, c'est-à-dire œuvres en prose et en vers du Docteur Thomas Parnell (mort il y a 50 ans) Archi Diacre de Clogher. Dans ce volume est une pièce d'environ 150 vers qui a pour titre *the Hermit* (l'Hermitte). C'est la

¹⁶ Après avoir délivré les prisonniers qu'Arcalaus retenait injustement dans ses Geôles et alors qu'il était sur le point de le vaincre en combat singulier, « Ainsi qu'il cuydoit lever l'épée pour le frapper perdit entièrement sa force, avec le sentement de tous ses membres et tomba à terre comme mort. Vrayment dit Arcalaus, c'est le moyen pour te faire mourir comme je le désire : or dors tant que je te réveille. Et vous dame dit-il, à celle qui les regardoit, à votre avis me puis-je maintenant bien me venger de lui ? Ouy vrayement répondit-elle, il est à tout à vostre commandement. Lors le fait desarmer, comme celui qui ne sentoit chose qu'on lui feist, & s'arma de ses armes /.../ puis retourna à la court où chacun qui le veid armé des armes d'Amadis pensa qu'il l'eust occis /.../ » Cf : le premier livre d'Amadis de Gaule (1540) qui traite de maintes adventures d'armes et d'amour....

source précieuse mais cachée où le génie créateur de M. de Voltaire a puisé....(Fréron, 1767, pp. 30-31)

Pour assurer plus d'intérêt au poème de Parnell dont il donne une traduction française en 1756, l'abbé Yart le rapproche également du chapitre de *Zadig* et rappelle tout le succès que rencontre ce dernier en Angleterre :

On peut comparer à ce poème, [dit-il], un conte français qui en est l'imitation, il a pour titre l'Hermite, il est dans le roman de *Zadig*. Nous allons voir un écrit sur un ton fort différent, je puis assurer qu'il est extrêmement estimé en Angleterre. (Yart, 1756, p. 139)

Ces deux exemples montrent à quel point Parnell, que Fréron comptait révéler au public pour discréditer le conte, est condamné à jouer le rôle de l'éternel second. Si les chances sont réelles pour rencontrer des études sur *Zadig* qui ne font pas allusion au poème de Parnell, le contraire est rarissime. Quand ce poème est évoqué, la comparaison avec Voltaire suit logiquement. La parenté entre les deux textes est à peine évoquée ; ce sont les différences qui s'accaparent de tout l'intérêt. Si le *ton* de *Zadig* est fort différent, c'est que contrairement à ce que prétendait Elie Fréron, Voltaire ne faisait pas que s'approprier les inventions des autres. Le chapitre de *l'Hermite* résulterait donc de la rencontre entre le poème anglais et la visée rationnelle du conte. L'originalité du passage de Voltaire réside dans l'habillement philosophique qu'on ne trouve pas ailleurs. Toutes les anciennes versions de l'histoire ont ceci en commun. L'Hermite et l'Ange prêtent tous deux une foi sans faille à la vérité religieuse. Toutes finissent par célébrer cette supériorité de la foi sur la raison. *Zadig* en est l'exception. Si l'envol de l'Ermite survient au moment où *Zadig* prononce son « *Mais* », c'est que la raison philosophique refuse de se laisser aussi facilement intimider par les explications de l'ange détaché du Ciel. L'envol risque au contraire de trahir l'impuissance de l'ange devant les solides argumentations philosophiques. Contrairement aux autres Ermites qui acceptent les explications sans en discuter le fond, *Zadig* ose poser une question à propos de l'enfant noyé qui tourne vite à l'objection insoluble : « je me défie de moi-même, dit-il ; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute ; ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant et de l'avoir rendu vertueux que de le noyer ? ». La fuite en avant de l'ange est compréhensible. Quelle que soit la réponse donnée, elle se retournera contre lui. Si la correction de l'enfant était possible la justice divine recevrait un sérieux coup, si elle ne l'était pas, c'est la puissance divine qui serait ébranlée. Cette petite remarque, en apparence anodine, montre toutes les transformations que l'anecdote subit pour passer d'un passage

apologétique à l'égard de la Religion à un autre qui la remet en question. Avec le temps, la question s'est généralisée à l'ensemble de l'œuvre pour en faire le secret de sa réussite. Dans une étude qui fait date, Gaston Paris (1839-1903) complique davantage ce rapport de Voltaire à ses sources. Selon lui, l'érudition limitée de Fréron et l'intérêt qu'il porte au seul chapitre de l'Ermite l'avaient empêché de généraliser sa réflexion à l'ensemble du conte :

Les aventures de Zadig et de son compagnon de route charmaient les lecteurs depuis près de vingt ans lorsque Fréron s'avisa qu'elles n'étaient pas de l'invention de Voltaire et l'accusa tout net de plagiat. S'il avait été un peu plus érudit, il aurait pu étendre ce reproche au roman tout entier. Chacune des historiettes avait été racontée dans bien des langues, surtout orientales, avant de l'être dans ce français si alerte et si vif qui leur donne encore aujourd'hui le verni apparent de la nouveauté. Les chapitres qui n'ont pas cette origine lointaine, ceux qui sont partis de la seule imagination de l'auteur se font remarquer par l'insignifiance de leur fond : on y trouve toujours de l'esprit, souvent même une observation morale plus fine et plus libre que dans les autres, mais aucun d'eux n'offre comme les autres, un récit court, intéressant, complet dans sa brièveté, logiquement construit, d'un sens clair et d'une allégorie transparente (Paris, 1880, pp. 427-428).

L'équilibre de ce conte philosophique passe nécessairement par le contact entre un imaginaire oriental et un raisonnement philosophique dont Voltaire seul connaissait le secret. Mais si le célèbre médiéviste se garde d'identifier ces chapitres *logiquement construits*, il en dit assez pour mesurer la difficulté d'une recherche de cette nature : elle réside, selon lui, dans la diversification des sources auxquelles le conteur recourt. Mais la raison, il faut peut-être la chercher ailleurs. A l'époque de Gaston Paris comme à celle de Fréron, le processus de réédition auquel on vient de faire allusion avait déjà condamné la plupart des ouvrages à l'oubli. Plus le temps passe et plus l'oubli ravageait d'autres sources. La difficulté réside dans l'écart entre un conte qui gagne en célébrité et des sources qui sont en perte de vitesse. Il n'était donc pas évident de suivre Voltaire dans ses lectures pour lister toutes les références nécessaires à la réalisation du conte. On retient la grande érudition de Voltaire et son habileté à réutiliser les passages compilés lors de ses nombreuses lectures. Or, la lecture ne se fait pas toujours dans le but de concevoir un conte : les remarques et les prises de notes deviennent nécessaires afin de pouvoir retrouver les informations glanées au cours de la lecture au moment opportun. Cette marge de temps qu'il se ménage entre la lecture et

l'écriture permet à l'historiette de devenir objet de réflexion, de subir des changements nécessaires avant de trouver sa place définitive dans le conte. Mais ceci ne doit aucunement réduire le génie du conteur au seul travail de collage. D'autres contes philosophiques prouvent que ce rapport entre les deux imaginaires est même nécessaire à la dimension philosophique que le conteur veut pour ses contes. La question se révèle insoluble dans la mesure où dans ce flux de références, il est très difficile de dire avec exactitude à laquelle revient l'invention de l'histoire. La critique abandonne très vite, au dam de Fréron, l'idée de plagiat pour faire du conte le résultat du contact entre deux rives culturelles. Malgré les preuves procurées, on est de moins en moins convaincu de la thèse de Fréron. Certes, il est très difficile de ne pas reconnaître la correspondance entre les deux textes et le rôle qui revient à l'autre rive dans la conception du conte, mais si *la méthode Zadig* est en passe de damer le pion à la séréndipité, c'est que Zadig n'est pas une pâle copie des trois princes de Sérendip. Sa méthode propose quelque chose de plus crédible. En décrivant le cheval du roi et la chienne de la reine qu'il n'a jamais vus, le personnage de Voltaire fait aussi bien que ces prédécesseurs. Mais plus fidèle apôtre de la philosophie rationnelle, il ne révèle que des vérités validées par l'expérience. La fantaisie n'a pas de place. Zadig ne prétend jamais reconnaître la chienne qui avait allaité l'agneau servi sur sa table ni d'avancer avec certitude que le vignoble d'où est tiré le vin qui se trouve dans sa coupe est à proximité d'un cimetière¹⁷. Les vérités scientifiques de son époque ne lui permettaient pas de pareils écarts

Quand le conte est ouvertement hostile à l'Eglise, il se charge lui-même de mettre le lecteur au courant de la source. *Le Monde comme il va* fournit au lecteur, même s'il n'est pas versé dans les études bibliques, tous les éléments nécessaires au renvoi à la référence essentielle du conte. Quand, pour expliquer ce retournement de Babouc qui, de l'émissaire d'Ituriel est devenu l'avocat des Persépolitains, le narrateur remarque que celui qui avait passé son temps à courir

¹⁷ Un jour que ces princes étaient à table et qu'on leur avait servi, entre autres mets, un quartier d'agneau de la table de l'empereur et du vin très exquis, ce prince qui étoit dans un lieu retiré, où il pouvoit ouïr tout ce qu'ils disoient, entendit qu'en mangeant de l'agneau et en buvant de ce vin, l'aîné de ces princes dit : je crois que la vigne qui a donné ce vin est crue sur un sépulcre ; et moi dit le second, je suis assuré que cet agneau a été nourri du lait d'une chienne /.../ L'aîné des princes prenant la parole : /.../ j'ai cru que la vigne qui a produit le vin que vous avez eu la bonté de nous envoyer étoit plantée dans un cimetière, parce qu'aussitôt que j'en ai bu, au lieu de que le vin réjouit ordinairement, le cœur, le mien s'est trouvé accablé de tristesse. Et moi ajouta le second, après avoir mangé un morceau de l'agneau, j'ai senti que ma bouche étoit salée et pleine d'écume ce qui m'a fait croire que cet agneau avoit été nourri du lait d'une chienne. *Histoires et Aventure*. pp. 241-242.

les spectacles et à se délecter de soupers exquis et de pièces instructives se trouve naturellement de meilleure humeur que celui qui avait passé trois jours dans le ventre d'un poisson, Voltaire n'avait sûrement pas l'intention de taire ses références¹⁸. Mais une lecture du conte à la lumière du *livre de Jonas* permettrait de mettre en évidence cette rencontre entre une thèse métaphysique et une position philosophique qui ne jure que par les vertus de la raison. Toutes les transformations que subissent les passages rencontrés et retenus lors d'une lecture sont alors mises en évidence. Le texte de référence est débarrassé de tous les passages qui ne cadrent pas avec l'idée que s'en fait le conteur. En reprenant le récit biblique, Voltaire gomme toutes les raisons qui avaient valu au prophète un séjour dans le ventre d'un poisson. Le seul fait discuté dans le livre biblique qui intéresse le conteur revient à savoir si Dieu intervient dans les affaires de ce bas monde pour en changer le cours. Le conte n'est donc philosophique que parce qu'il soutient, contre l'avis du texte révélé, la pérennité du monde. Tout en se recommandant de l'obédience philosophique donc, le conte ne se détache pas totalement de ses racines bibliques. Il se veut le résultat de cette rencontre entre les deux visions du monde.

Il faudrait donc expliquer autrement l'intention du conteur qui dévoile les sources nécessaires à l'illustration de ses thèses philosophiques. La remarque de Gaston Paris fait de moins en moins d'adeptes et la technologie de la numérisation en est sans doute pour quelque chose. Pour peu qu'on interroge les bases de données des bibliothèques, on a toutes les chances de repérer les ouvrages que le manque d'érudition avait empêché, selon G. Paris, l'auteur de *l'Année littéraire* de repérer : elle ne semble pas prendre trop au sérieux cet imaginaire entre deux, cette mise en contact de deux rives de deux civilisations pour aboutir à ce petit conte qui continue toujours à interpeller les critiques de tous bords. La contribution de Voltaire ne peut pas se résumer au seul fait d'avoir mis en *ce français si alerte et vif des historiettes qui avaient été racontées dans bien des langues orientales*. En permettant le contact entre un raisonnement philosophique qui ne jure que par la raison et un héritage qui se recommande de la féerie des *Mille et une Nuits*, le conteur profite de ce point entre les deux pour déboucher sur un écrit qui ne participe totalement ni de l'un ni de l'autre. On dira, et on aura raison, que le mérite d'avoir cassé les frontières pour permettre le contact entre les deux rives reviendrait plus au traducteur qu'au conteur. Mais en se recommandant à la fois de

¹⁸ On laissa donc subsister Persépolis, et Babouc fut bien loin de se plaindre, comme Jonas, qui se fâcha de ce qu'on ne détruisait pas Ninive. Mais qu'on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'est pas de bonne humeur que quand on a été à l'opéra, à la comédie, et qu'on a soupé en bonne compagnie.

la féerie orientale et du rationalisme des Lumières, *Zadig ou la Destinée* génère un message qui tient aux deux rives à la fois. Le titre met bien l'accent sur le rapport de l'homme à la destinée et sur le conflit entre le libre et le serf arbitre, mais cet intérêt ne l'empêche pas d'être en même temps un hymne à l'avènement du roi philosophe. Le choix de l'historiette insérée dans « *les aventures des trois princes de Sérendip* » pour servir de mouture à ce qui deviendra plus tard « *l'histoire du chien et du cheval* » est judicieux. Contrairement à la traduction qui se veut le plus conforme possible à l'originale, le conteur se permet certains commentaires qui renforceront l'idée de l'entre-deux. En effet, même si les deux textes se recommandent de l'obédience de la raison et célèbrent l'avènement du monarque éclairé, le sens que donnaient les anciens orientaux à la raison n'est pas celui que lui veulent les Lumières. Ce changement de sens invite le lecteur à voir dans les aventures de Zadig non pas ce qu'il a en commun avec les trois princes de Sérendip, mais ce qui le distingue. Certes, là où un chameau avait suffi pour mettre à l'évidence la sagacité des trois princes et leur capacité de déchiffrer des signes autres que ceux tracés sur les pages d'un livre, Voltaire se sert d'une chienne et d'un cheval pour montrer que Zadig était aussi capable de réussir de pareilles prouesses. Les réponses qu'il donne à ceux qui s'informent auprès de lui à propos du cheval du roi et de la chienne de la reine font de lui le suspect idéal aux yeux de l'eunuque et du palefrenier que les trois princes aux yeux du chamelier. Dans les deux cas les suspects sont conduits devant le tribunal qui, en les jugeant coupables, les condamnent à de lourdes peines. Ils sont sur le point d'être exécutés lorsque la vérité éclate pour prouver leur innocence. Malgré les modifications apportées par le conteur, les correspondances entre les deux textes restent manifestes.

Les chercheurs sont d'accord pour faire de ce conte persan le représentant de l'autre rive dont le contact permettra la réalisation du conte. Sylvie Cattelin et Laurent Loty reconnaissent à Voltaire le mérite d'avoir expurgé le principe de tout ce qui a trait à l'imagination pour ne garder que ce qui est scientifiquement acceptable. Après avoir fait remonter le principe aux *Voyages et aventures des trois princes de Sérendip*, les deux auteurs mettent l'accent sur le rôle de Voltaire dans la rationalisation de la sérendipité pour la débarrasser de tout ce qui touche l'imagination et ne garder que ce qui l'ancre dans une logique parfaitement philosophique. Les deux auteurs notent à ce sujet :

/.../ Mais alors que Voltaire rationalise le processus de la découverte, Walope est plutôt sensible au rôle de l'imagination. Si la sagacité est du côté de la raison, le hasard renvoie à cette liberté imaginative propice à l'émergence des idées incidentes. Idées non recherchées qui

révèlent le sens même de ce que l'on découvre. La sérendipité implique un dialogue entre la raison et l'imagination, entre le conscient et le non conscient, le pouvoir de découvrir découle de cette interaction (Catellin et Loty, 2013, p. 33).

Une comparaison entre les deux variantes montre effectivement tout le travail de tri auquel s'est attelé le conteur pour ne retenir que ce qui est en harmonie avec les exigences de la raison. Ce refus du dialogue entre *la raison et l'imagination*, entre *le conscient et le non-conscient* se traduit par des coupes que le conteur opère en lisant le passage communément appelé l'épreuve du Chameau. L'imagination et l'inconscient se manifestent lorsque les trois princes avancent des vérités qui ne peuvent en aucun cas être validées par la raison ou par l'expérience. La numérisation de l'œuvre de Voltaire intervient une autre fois, non pas pour remettre en question le rôle des *Voyages et aventures des trois princes de Sérendip* dans l'invention de cette historiette, mais pour proposer la piste d'une autre variante sensiblement différente de la célèbre histoire des trois princes. Voltaire ne destinait sans doute pas son *Sottisier* à la publication, mais cela n'a pas empêché la postérité d'en donner une publication. C'est dans cet ouvrage qui devait disparaître avec la mort de l'auteur que se trouve une troisième version de la même histoire qui menace sérieusement l'exclusivité des *Trois princes de Sérendip*. En voici le passage :

Des arabes rencontrèrent un homme qui leur demanda s'ils n'avaient pas vu son chameau. Il est borgne lui dit l'un, il est boiteux, ajouta l'autre, il a la queue coupée, dit le troisième, il a le goût dépravé, dit le quatrième. Vous l'avez donc vu dit le voyageur. Non répondirent-ils, nous ne l'avons point vu. Cet homme crut qu'on lui avait volé son chameau, et procès. Les quatre arabes disent au juge : nous avons remarqué qu'un chameau avait passé par un pré ; qu'il n'avait mangé l'herbe que d'un côté et nous l'avons conclu borgne, qu'il avait moins appuyé d'un pied et nous l'avons jugé boiteux, que sa fiente était en un tas et l'avons dit sans queue, qu'il n'avait pas mangé la bonne herbe et nous l'avons jugé malade. (Voltaire, 1920, pp. 198-199)

Dans le passage résumé par Voltaire les Princes sont au nombre de quatre et non de trois. On pourrait expliquer cette variation par la liberté que le conteur s'arroge avec ses sources. Celui qui avait mis le cheval du roi et la chienne de la reine à la place du chameau initial pourrait bien ajouter un détail qu'on ne trouve pas dans le texte initial. Mais ce résumé compilé dans le *Sottisier* reprend

fidèlement une version arabe datant du XI^e Siècle de la même historiette. Tout d'abord, notons que Voltaire privilégie dans un premier temps l'idée au détriment de la forme. Le passage cité ne reproduit pas intégralement l'histoire en question mais la résume pour ne garder que l'essentiel.¹⁹

Références bibliographique

- Amadis, de Gaule (1540). *Premier livre qui traite de maintes adventures d'armes et d'amour*. Paris : Denis Janot libraire, feuillets LXXIII-LXXIV.
- Bayle, P. (1684). *Nouvelles de la République des Lettres* (tome I), Amsterdam : Henry Desbordes.
- Carcassonne, E. (1929) (dir). *Lettres persanes* (2 volumes in-8). Paris : F. Rocher.
- Catellin, S. et Loty, L. (2013). *Sérendipité et indisciplinarité*. Hermès, 67.
- Gaston, P. (1880). L'ange et l'Ermite : Etude sur une légende religieuse. *Contes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et des Belles Lettres*, 24(4), 427-428.
- Guion, B. (2010). L'Espion du Grand Seigneur ou l'invention du roman épistolaire oriental. *Littérature Classique*, 71, 197.
- Marana, J.P. (1686). *L'Espion du Grand Seigneur et ses relations secrètes envoyées au divan de Constantinople, découvertes à Paris pendant le règne de Louis le Grand, traduites de l'arabe en italien par le sieur Jean-Paul Marana* (3 volumes in-12, 1^{er} volume paru en 1684).). Paris : Claude Barbin.

¹⁹ Comme ils continuoient leur route pour se rendre à la ville impériale, ils rencontrèrent un conducteur de chameaux qui en avoit perdu un. Il leur demanda s'ils ne l'auroient pas vu par hasard. Ces jeunes princes qui avoient remarqué sur le chemin les pas d'un semblable animal lui dirent qu'ils l'avoient rencontré, et afin qu'il n'en doutât point, l'aîné des trois princes lui demanda si le chameau n'était pas borgne, le second interrompant, lui dit, ne lui manque-t-il pas une dent ? et le cadet ajouta, ne seroit-il pas boiteux. /.../ L'empereur /.../ les fait venir et leur témoigna la joie qu'il avoit de leur innocence, et combien il étoit fâché de les avoir traités si rigoureusement, en suite, il désira savoir comment ils avoient pu donner des indices si justes d'un animal qu'ils n'avoient pas vu. Ces princes voulant le satisfaire, l'aîné prit la parole et lui dit : j'ai cru seigneur que le chameau était borgne, en ce que, comme nous allions dans le chemin par où il étoit passé, j'ai remarqué que d'un côté, l'herbe étoit toute rangée et beaucoup plus mauvaise que celle de l'autre, où il n'avoit pas touché ce qu'il m'avoit faire croire qu'il n'avoit qu'un œil, parce que sans cela, il n'auroit jamais laissé la bonne pour manger la mauvaise. Le puîné, interrompant le discours : Seigneur, j'ai connu qu'il manquait une dent au chameau, en ce que j'ai trouvé dans le chemin, presque à chaque pas que je faisois, des bouchées d'herbe à demi mâchées, de la largeur d'une dent d'un semblable animal. Et moi dit le troisième, j'ai jugé que cet animal était boiteux, parce qu'en regardant les vestiges de ses pieds, j'ai conclut qu'il fallait qu'il en trainât une par les traces qu'il en laissoit 232-237.

Voltaire (1920). *Le Sottisier (suivi des remarques sur le Discours sur les inégalités des conditions et sur le Contrat social)*. Paris : Garnier-Frères.

Yart L'Abbé (1756). l'Hermite conte par Thomas Parnell. Dans *Idée de la poésie anglaise* (tome VII). Paris : Briasson.